

à des civilisations hétérogènes, et que l'envahissement des idées européennes, à la suite de notre conquête, relèguera peut-être bientôt dans le domaine des souvenirs.

A la fauve lueur des immenses torchères  
Qu'alimentait sans cesse un esclave à genoux.  
De Norodôm premier les trois cents bayadères  
Pendant deux longues nuits ont dansé devant nous.  
Elles représentaient les Dieux et les Déeses  
Qui des Védas anciens peuplent les triples cieus,  
Les héros surhumains, les rois et les princesses  
Qui sur l'Inde ont régné dans les temps fabuleux.  
Elles portaient le casque ou de hautes tiaras  
Le diadème d'or ou le royal bandeau ;  
De Golconde et d'Ophir les pierres les plus rares  
Brillaient sur leur cuirasse ou leur chaste manteau.  
De hautes cornes d'or, flammes, embryons d'ailes,  
Sur l'épaule des rois, des héros et des dieux  
Se dressaient fièrement, et sur leurs membres frères  
Le « langouti » jetait ses plis longs et soyeux.  
D'un orchestre et d'un chœur la mystique cadence  
Grave, guidait leurs pas, leurs gestes ingénus :  
Elles semblaient marcher dans quelque rêve immense,  
Les yeux tout grands ouverts dans l'infini perdus.  
La scène, sous leurs pas, devenait sanctuaire ;  
Et, dès qu'elles entraient et saluaient le roi,  
L'on se sentait au seuil de quelque grand mystère  
Par les siècles transmis et gardé par la foi.  
Oui, lorsque nous voyions ces humbles bayadères  
Ouvrir, puis élever par un geste pieux  
Leurs suppliantes mains, et changer en prières

L'hommage au souverain, en le portant aux cieus.  
Lorsque, tout rayonnant de dignité, de grâce,  
A la fois humble et fier, plein de chaste abandon,  
Ce salut, terminé par son geste d'extase,  
Se dressait, entr'ouvrant un immense horizon ;  
Nous sentions, éblouis, que ces pauvres esclaves,  
S'élevant au-dessus de leur destin brutal  
Et de leur sort obscur secouant les entraves,  
Prêtresses du grand art, vivaient dans l'Idéal.  
Fascinés par leur grâce et leur charme suprême,  
Nous avons admiré les tableaux merveilleux  
Qui, du Râmâyâna traduisant le poème,  
Comme des visions passaient devant nos yeux.  
Et tout ce qu'autrefois, sur les rives du Gange,  
Le Brahmine, poète et mystique rêveur,  
Enferma d'éternel en ce poème étrange,  
Tous les élans de l'âme et tous les cris du cœur ;  
Tous les devoirs cachés qui dans l'ombre rayonnent :  
Renoncements muets et dévouements obscurs,  
Avenirs immolés, cœurs meurtris qui se donnent,  
Sacrifices qui font les horizons si purs,  
Tout cela, tour-à-tour, par des gestes de flamme  
Traduit, ressuscité, vivant et radieux,  
A charmé, consolé, fortifié notre âme  
En lui donnant sa paix et son reflet des cieus.

**Edmond FUCHS.**

## AUTOUR DU JAZZ

Le Meneur du jeu de la « Musique vivante » a reçu cette lettre intéressante d'un fidèle habitué :

Je vais tenter de répondre à la question de M. Gaiffe :  
« Comment se fait-il que les musicographes condamnent le Jazz, alors que le public pourtant si averti de « la Musique Vivante » l'a accepté et lui a même fait fête ? »

La question est malaisée, et pourtant, il me paraît fondamental de dissiper le malentendu ; ou sans cela, il faudra admettre l'une de ces deux conclusions aussi erronées l'une que l'autre : ou bien, les musicographes sont de vieux radoteurs de l'autre siècle, collet monté comme de vieilles dames de province, que scandalisent les jupes courtes, le Jazz et les danses américaines ; ou bien, la beauté a cent visages, l'un pour les musicographes, un autre pour les amateurs éclairés et sans préjugés de la Musique Vivante, un autre pour le public commun des concerts, des opéras, ou du cinéma, etc. Or, il n'en est rien : les musicographes sont à vrai dire gens avertis, et la beauté n'a qu'un visage.

Le malentendu dans le cas du Jazz provient je crois de ce que le Jazz peut-être divertissant, spirituel, prenant même, sans que pour cela les œuvres de Jazz soient belles.

Il manque au Jazz un des caractères fondamentaux pour qu'une œuvre soit belle, c'est le caractère d'unité, le caractère de former un tout fini, un ensemble cyclique en quelque sorte, où les différents éléments gravitent autour d'une même idée ; cette dominante les ramène à un même module qui les fond dans un esprit commun, et les fait concourir aussi à l'unité de l'œuvre, à sa personnalité propre, à sa beauté particulière, à ce qui fait qu'elle est belle en elle.

La forme cyclique de la Sonate, le développement classique de la fugue sont des conséquences de cette

nécessité. Mais même dans les œuvres les plus libres, la beauté nécessite une unité d'intention ; elle exige que l'intérêt se discipline, et se plie le long d'une courbe harmonieuse soigneusement établie.

Dans le Jazz au contraire, l'intérêt existe sans doute, mais il évolue librement ; il rebondit sans jamais expirer de syncope en syncope, traçant dans l'espace ses fantaisistes arceaux par dessus les barres de mesure. Un morceau de Jazz ne constitue pas plus une œuvre d'art, que l'échantillon d'une belle étoffe, ou que des pierres précieuses sur une table d'orfèvre. Peut-être, sous la main d'un Stravinsky, la belle étoffe deviendra-t-elle la plus harmonieuse draperie, les pierres composeront-elles le plus beau joyau ; mais il aura fallu le souffle du maître pour les animer d'une vie commune.

L'absence de cette unité spéciale est poussée très loin dans le Jazz. En voici une preuve :

Le Jazz a adopté un rythme unique (ou peut-être deux ou trois tout au plus). Je veux parler du rythme de la batterie, qui, blasé des extravagances et des libertés du Saxophone, scande la mesure sans arrêt, avec la monotonie et l'indifférence d'un mouvement d'horlogerie. Cette espèce de rythme « passe-partout » ne saurait rentrer dans l'unité d'intention de la composition. Il ressemble à un vêtement de confection, j'allais dire à un uniforme, avec lequel on habille tous les sujets.

Lorsque le Jazz emprunte le « Chant hindou » pour faire autre chose que le Chant hindou, il n'y a pas unité d'intention. Lorsqu'il fait parler à la fois Saint Saëns et Charpentier, ce n'est qu'un jeu de mots, spirituel sans doute, mais un jeu de mots. Et le jeu de mots est une forme inférieure de l'esprit.

Je conclurai donc, en disant que le Jazz si intéressant soit-il, ne fait jamais que côtoyer le domaine de l'art...

**Paul GISTUCCI.**